



HAL
open science

Étude de l'environnement linguistique urbain au Paraguay. La capitale, Asunción

Christine Pic-Gillard

► **To cite this version:**

Christine Pic-Gillard. Étude de l'environnement linguistique urbain au Paraguay. La capitale, Asunción. Travaux & documents, 2006, L'environnement urbain dans les anciennes cités coloniales, 28, pp.143–178. hal-01911029

HAL Id: hal-01911029

<https://hal.univ-reunion.fr/hal-01911029v1>

Submitted on 2 Nov 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Etude de l'environnement linguistique urbain au Paraguay. La capitale, Asunción

CHRISTINE PIC-GILLARD*

Le linguiste, et plus encore le sociolinguiste, peut considérer la ville comme un laboratoire ; l'étude des rapports entre langues et ville induit d'élaborer une approche linguistique de la ville en dégagant ce que les situations urbaines ont de particulier afin de construire une approche spécifique de ces situations. Il s'agit de chercher l'effet de la ville sur la langue et sur le rapport entre les langues.

Selon Louis Jean Calvet¹ la convergence des migrants vers la ville a sa contre partie linguistique, laquelle peut prendre trois formes : La ville comme facteur d'unification linguistique ; la ville comme lieu de conflit de langues ; la ville comme lieu de co-existence et de métissage linguistique. En tant que lieu de gestion de la co-existence des langues, la ville unifie. D'où une prise de position politique : comment participer par le biais des langues à l'intégration des migrants et des exclus. En ville, par la perte des solidarités familiales et ethniques, sont privilégiées les langues qui ouvrent sur la réussite. Calvet souligne, toutefois, la possible construction — lexicale et phonique — d'une langue à partir des langues en présence. Il choisit la ville comme sujet d'étude pour les raisons suivantes : l'urbanisation est en augmentation ; la ville est la quintessence du plurilinguisme ; les solutions linguistiques que la ville apporte à la communauté sociale ont toute les chances de s'imposer à l'ensemble du pays. Dans son étude sur les langues dans les villes en Afrique il conclut que la ville aspire du plurilinguisme et recrache du monolinguisme.

Les études linguistiques menées au Paraguay ne concernent pas l'environnement linguistique urbain et périurbain. Elles sont d'ailleurs en majorité antérieures à la croissance urbaine. L'étude de Graziella

* Pic-Gillard C., « Le paradoxe paraguayen : quand la ville devient lieu de bilinguisme » in *Multilinguisme, multiculturalisme en milieu urbain*, P.U. Franc-comtoises, 2005. Une partie de cet article a été publiée dans cette revue.

¹ Louis-Jean Calvet, *Les voix dans la ville. Introduction à la sociolinguistique urbaine*, Paris : Essais Payot, 1994.

Corvalán² a été menée entre 1987 et 1988, donc au début de l'augmentation de l'urbanisation dans les quartiers périphériques de la capitale, mais son champ d'enquêtes est constitué par les seuls enseignants de l'école primaire et son objectif est de déterminer leurs attitudes linguistiques envers le guaraní. De même, l'étude de Rivarola³ de 1997 s'inscrit dans le cadre de l'application du plan d'enseignement bilingue avec un champ strictement circonscrit à la communauté éducative. Gynan⁴ étudie un échantillon urbain afin de dessiner un portrait du bilinguisme paraguayen, selon des critères de psychologie sociale. Enfin une étude récente, non publiée, menée dans les écoles privées d'Asunción et sa périphérie auprès des jeunes de 8 à 18 ans, d'un milieu social élevé, met en relation les traits sociaux de cet échantillon avec leur attitude envers la langue guaraní.

Toutes ces études s'attachent à rendre compte des attitudes et des perceptions linguistiques envers le guaraní, en particulier parmi les enseignants parce qu'ils sont les relais d'une politique linguistique bilingue. Lorsque le facteur urbain entre en jeu ce n'est qu'en tant que lieu de vie des strates sociales les plus élevées, celles des décideurs et des futurs décideurs, dont l'attitude et la perception de la langue guaraní peuvent avoir une influence directe sur les choix en matière de politique linguistique.

Notre étude consistera à élaborer une approche linguistique des villes paraguayennes, en dégagant ce que leur situation a de spécifique, c'est-à-dire la fondation de la ville, les plans urbanistiques successifs qui l'ont modelée et sa structuration sociolinguistiques par les flux migratoires internes et externes. A partir de cette situation nous analyserons l'effet de la ville sur les langues officielles — l'espagnol et le guaraní.

Le premier volet de l'étude, qui fait l'objet de cet article, concerne la capitale Asunción. Une seconde étude sera menée à Filadelfia, ville

² Graziella, Corvalán, « Competencias lingüísticas en español y actitudes de las maestras hacia el guaraní » *Revista Paraguaya de Sociología*, n°63, p. 95-108.

³ Rivarola ; Elías ; Walder, *Estudio sobre el bilingüismo en el marco de la Reforma educativa*, CPES, Asunción, 1997.

⁴ Gynan, Shaw, *Attitudinal dimensions of Guarani-Spanish Bilingualism in Paraguay*, *Southwest Journal of Linguistic*. Vol. 17. 1998.

Mennonite⁵ du Chaco. Une troisième à Ciudad del Este ville frontière avec le Brésil.

L'histoire de Asunción commence le 15 août 1537 au bord du fleuve Paraguay, par un conflit territorial avec les peuples qui y vivent. Dans ce conflit les Espagnols trouvent l'appui des Guaraní, eux-mêmes en conflit avec les Payaguáes qui contrôlent le fleuve. Parce que peu nombreux, les Espagnols se sont adaptés au système relationnel des Guaraní, maintenant ainsi une ligne continue de communication et de relation, par la parentèle et l'apprentissage de la langue guaraní⁶. Ce pacte hispano-guaraní est considéré comme la base même de la nation paraguayenne⁷.

Le fort de La Asunción est édifié sur les terres du Cacique Lambaré. La construction de la ville dans les années suivantes se fait dans le respect de sa topologie, en suivant les courbes du relief et des rivières. Les collines sont nombreuses : Loma de la Encarnación, del Mangullo, Cavara, Clavel, Piedras de Santa Catalina. Elles seront utilisées pour y édifier des églises, l'accès sera facilité par des escaliers, on y trouve aussi des parcs. La ville s'étend donc sans plan préalable, dans le non-respect des *Leyes de Indias* en vigueur, lesquelles prévoyaient un modèle de ville coloniale construite sur un plan carré. La topologie explique cette insoumission au modèle, mais en partie seulement. On peut y voir aussi une forme d'adéquation au mode d'appropriation de l'espace par les peuples autochtones, qui, semi-nomades, ne construisaient que des édifices temporaires, dans le respect de l'espace géographique, sans le modifier.

L'expansion de la ville s'est faite à l'Est et dans une moindre mesure au Sud pour des raisons topologiques. Jusqu'à 1870 la limite est l'actuelle rue México ; tracé confirmé par les voies du tramway et du chemin de fer. Les deux pôles étaient alors le port, à l'ouest, et la gare ferroviaire à l'est. Un des plus anciens quartiers est celui appelé Chacarita, au bord du fleuve. Au 18^e siècle les Payaguáes, désormais soumis, y vivaient de la pêche. Y vivaient aussi des indiens de l'ethnie Guairus, ainsi que des noirs et des mulâtres. La Chacarita s'est étendue

⁵ Mennonite : secte évangéliste de langue allemande installée au Paraguay depuis 1927, occupant une grande partie du Chaco.

⁶ José Nicolás Moríneo, *Realidad social del Paraguay*, Asunción : CIDSEP, 1998, p. 289.

⁷ Mabel Causara, Beatriz Chase, *Asunción. Análisis histórico-ambiental de su imagen*, Asunción : Ed. El Lector, 1987.

en englobant les actuels quartiers de Campanero et de Lomas Valentinas. Cet espace est aussi connu sous le nom guaraní Tícu-Tuya qui signifie Francisco Viejo à cause de la présence d'un couvent de ce nom à proximité.

La première appellation des quartiers est celle de districts, ensuite l'organisation politique et administrative va induire l'organisation en quartiers, issue de la Colonie. Nous pouvons constater, aujourd'hui encore, que les habitants du centre ville continuent à utiliser ce terme de district (*distrito*), refusant souvent le mot quartier (*barrio*), lequel semble recouvrer une autre réalité.

La réforme urbaine du Docteur Francia⁸ en 1821 et le décret de Don Carlos A. López⁹ en 1849 ont changé l'aspect de la ville dans sa structure, son architecture et dans sa nomenclature¹⁰. Le Dr. Francia a fait raser le centre colonial dont les ruelles lui semblaient propices à la contestation et à l'indiscipline pour adopter le plan carré. En fait il impose, presque trois siècles plus tard, le plan colonial que n'avaient pas respecté les fondateurs. Cette réorganisation urbanistique a été faite sans concertation, avec une certaine violence puisque en quelques jours plus de 500 maisons ont été rasées sans dédommagement pour leurs occupants. Disparaissaient non seulement les maisons coloniales mais aussi les jardins, les passages, c'est à dire toute une organisation socio-culturelle de l'espace urbain. La Chacarita a échappé à la destruction car c'est un espace inondable dans sa partie basse, aux constructions précaires, qui n'avait pas la potentialité de devenir un centre représentatif du commerce et de la technique. Le remplacement de la nomenclature indigène a commencé avec López. Il a supprimé les noms traditionnels qui fonctionnaient par analogies et références et les a remplacé par des noms de symboles et d'hommages. Par exemple le quartier Mercedes s'appelait Tuyucúa à cause d'une nappe d'eau qui affleurait et transformait l'endroit en marécage. La loma Tarumá était une enclave noire : les noirs y célébraient les fêtes de la vierge de la Merced par des danses considérées comme lascives et défilaient au son de tambours de différentes tailles. Certains noms provenaient des propriétaires des terrains. Par exemple Pinozá est une guaranisation du nom d'une famille traditionnelle les Spinoza. Les nouvelles constructions adoptent une

⁸ Doctor Francia, Président de 1814 à 1840.

⁹ Don Carlos A. López, Président de 1844 à 1870.

¹⁰ Jorge Rubiani, *Postales de Asunción*, Asunción.

architecture soit imitée du sud des Etats-Unis, soit incluant des ornements Renaissance Italienne avec l'arrivée des immigrés italiens souvent maçons ou entrepreneurs dans le bâtiment.

Les premiers immigrés — par ordre d'importance, Italiens, Espagnols, Arabes (terme regroupant tous les migrants venus du Moyen Orient) et Juifs — se sont concentrés dans le quartier historique, jusqu'à la fin du 19^e siècle. Les Espagnols avaient leur cimetière dans le centre, entre Alberdi, Chile et Milano ; les Arabes résidaient entre 25 de Mayo, Independencia Nacional jusqu'à la place Uruguaya. Les Italiens, plus nombreux, se sont davantage dispersés. Les plus aisés se sont installés dans le centre ; les plus modestes, petits entrepreneurs du bâtiment, se sont installés dans le quartier Obrero. Les immigrés se regroupaient en clans, autour de structures comme les clubs, les mutuelles et autres cercles. Le quartier Palestina n'a jamais été officiellement dans la nomenclature de la ville. Il est constitué des juifs qui arrivent jusque dans les années 1940 et se regroupent autour de leurs synagogues et de leurs clubs dans le périmètre Teniente Fariña, Gáspar Rodríguez de Francia, Simón Bolívar, Abay, jusqu'à Antequera.

Au début du 20^e siècle, Ciudad Nueva est le quartier de connexion entre la ville urbanisée et les faubourgs de la nouvelle expansion.

En 1958 la Municipalité, avec l'aide des Nations-Unies, a élaboré une nouvelle organisation (Plan Regulador) qui divise la ville en zones spécialisées. Un projet prévoit, en outre, de récupérer la Chacarita, dont le nom officiel est Ricardo Brugada, et toute la zone de la Baie pour une mise en valeur, par une avenue, une place, des promenades. Il ne verra pas le jour. C'est l'époque de la construction de buildings dans le centre ville pour abriter les structures administratives, les sièges sociaux et les hôtels de luxe. Ces gratte-ciel ont surgi au milieu des édifices du XIX^e siècle. La décennie des années 80 a été celle de la destruction finale du centre historique. En 1983 la ville s'organise en 65 quartiers délimités, ayant chacun un nom¹¹.

Asunción compte peu de quartiers marginaux, elle est très différente sur ce point des métropoles latino-américaines ceinturées de quartiers de bidonvilles dont la population est souvent numériquement supérieure à celle de la ville elle-même. Beaucoup de marginaux et de petits vendeurs à la sauvette du centre ville retournent le soir venu dans les zones rurales en dehors du Gran Asunción. C'est aussi le cas des

¹¹ Ordenanza n° 10.811.

Indiens qui vendent leur artisanat rue Palma. Cependant la population urbaine pauvre est en augmentation ; elle augmente plus vite que le reste de la population. La misère se concentre dans le Gran Asunción car l'expansion de la ville se fait au détriment des secteurs sociaux les plus pauvres qui sont expropriés des terrains qu'ils occupent, souvent illégalement. Dans les années 80 les changements structurels dus à la construction du barrage de Itaipú et aux mutations dans la production agricole, ont occasionné un flux de population de la campagne vers les villes. Cette population rurale n'a pas les moyens de se loger ; elle s'installe dans les zones inondables ou aux abords de la ville : 21% de la population vit dans des zones inondables. Elle va se manifester par deux mouvements revendicatifs : celui des Sin Techos (Sans Toit) et des Inundados (inondés)¹². Les Sin Techos organisent alors l'occupation des terres situées à Lambaré, Fernando de la Mora, Puerto Pabla ; les Inundados de la Chacarita, Santa Ana, Trinidad, revendiquent l'assainissement du quartier et donc la reconnaissance de leur installation illégale. Ces deux organisations se dissolvent sans que des solutions soient apportées. Aujourd'hui La Chacarita, seul vestige de l'organisation de l'espace urbain dans la Asunción du 18^e siècle, et toujours lieu de regroupement des familles venues de la campagne, est en voie de régression, victime du plan urbanistique de mise en valeur de la baie de Asunción, selon le vieux projet de 1958, aujourd'hui en cours de réalisation.

En 2002¹³ Asunción compte 510.910 habitants hors les dix municipalités périphériques. Son taux d'accroissement est de 0,2% entre 1992 et 2002. La population de l'agglomération — Gran Asunción — représente 26,2% de la population du Paraguay et 62% de la population urbaine. La population de Asunción représente 15,1% de la population totale et 45% de la population urbaine. Son taux d'accroissement annuel est de 2%. La population totale du Paraguay est de 5.206.000 habitants.

Le flux migratoire interne, faible jusqu'au début des années 80, s'accroît à partir des années 90. Ce flux est double : exode rural et déplacement des populations indigènes. Le mouvement des campagnes vers les villes commence tardivement au Paraguay pour des raisons de

¹² Víctor Imás, *Movimientos urbanos : los inundados y los Sin Techos*, p. 323, in *Realidad social del Paraguay*, *op. cit.*

¹³ DGEEC, Censo del 2002, Vivienda y Hogar.

structures économiques. Le Paraguay ne connaît pas de révolution industrielle ; son développement reste basé sur une agriculture traditionnelle jusqu'à la fin des années 80. Les changements structurels de l'agriculture qui se mettent en place ensuite provoquent une baisse des besoins de main-d'oeuvre paysanne non qualifiée. Les paysans, sans terre et sans qualification, essaient de trouver leur place dans les villes en plein essor ; ils viennent grossir les quartiers périphériques, sans avoir les moyens de s'intégrer au milieu urbain. Les adultes d'aujourd'hui, illettrés pour la plupart, guaranophones unilingues ou semi-bilingues, ne peuvent prétendre qu'à des emplois précaires et sous payés. Par ailleurs une meilleure scolarisation dans les campagnes, notamment grâce à la scolarisation en langue maternelle, devrait amener les jeunes à envisager un autre avenir que celui de paysan, en poursuivant des études au de-là de l'obligation scolaire, en particulier dans des établissements d'enseignement technique et professionnel. Or seules les villes proposent ces structures scolaires et par ailleurs les villages n'ont pas le développement économique nécessaire pour favoriser le retour de cette main-d'oeuvre formée ailleurs. Ce mouvement d'exode rural des paysans, ou fils de paysans, devrait donc s'accroître dans les années à venir.

La migration dans l'ensemble du pays est de 12,5% en 2002. Traditionnellement les jeunes sont les plus nombreux à venir à Asunción : les garçons viennent y accomplir le service militaire car la grande majorité des casernes est à Asunción et les filles viennent en tant qu'employées de maison. Le retour est faible car la ville propose plus de solutions d'avenir que la campagne.

Un autre flux de population concerne les indigènes. Le déplacement des indigènes s'inscrit dans une tradition transnationale pour une part : la culture et la langue Tupi — Guaraní dépassent les frontières nationales paraguayennes. Il s'inscrit aussi dans une tradition transculturelle : le déplacement des ethnies a favorisé la diffusion et l'expansion de la culture guaraní, en contact avec les autres cultures. D'autre part, des motivations économiques ont elles aussi, à certaines époques, favorisé les déplacements de populations indigènes, que ce soit le semi nomadisme d'avant la colonisation, nécessaire à l'économie de la communauté, ou l'attrait de la mise en valeur des terres du Chaco par les Mennonites à partir de la deuxième moitié du vingtième siècle et jusqu'à aujourd'hui, qui leur offrent travail et protection. A ces mouvements transnationaux, transculturels et économiques, vient s'ajouter depuis peu d'années un déplacement de protestation. C'est, par exemple,

l'installation des indigènes sur les décharges des villes paraguayennes. Le choix des décharges n'est pas un choix économique puisqu'il ne s'agit pas pour ces populations de vivre de la collecte des déchets comme c'est le cas à Mexico par exemple. C'est un mouvement pour attirer l'attention sur le sort qui leur est réservé qui s'apparente à l'autre mouvement protestataire : l'installation pendant de longs mois sur la place devant le palais du gouvernement à Asunción de familles indigènes, revendiquant le respect du droit à leur terre.

La population indigène à Asunción et sa région (pas de statistiques pour la ville seule) est de 1.100 individus, soit 1,3% des habitants de la capitale et sa périphérie.

Le deuxième flux migratoire est externe et frontalier. L'Argentine exerce une forte attraction sur la population. L'Argentine présente l'avantage d'avoir la même langue de communication, le castillan, et un taux d'industrialisation qui génère un besoin en main-d'oeuvre même sous formée et illettrée. L'Argentine joue au Paraguay le rôle d'attraction que jouent les Etats-Unis au Mexique.

Le Paraguay est aussi un pays d'accueil pour diverses communautés étrangères, hier comme aujourd'hui. Sont restés sur le sol paraguayen les communautés italienne de Rosario et japonaise de La Colmena et de Itapúa, les communautés coréennes, chinoises et brésiliennes de Ciudad del Este. Il est frappant de constater qu'en milieu urbain les Paraguayens n'occupent pas le secteur du petit commerce. C'est une activité laissée aux mains des immigrés, coréens en majorité depuis une dizaine d'années. Comme si, dépossédé de la relation à la terre nourricière par l'introduction d'une agriculture technologique, le Paraguayen, resté paysan dans l'âme, ne parvenait pas à intégrer un autre système productif consistant à vendre ce qu'on n'a pas produit. Les immigrés possèdent des boutiques (alimentation, horlogerie, matériel informatique) alors que les trottoirs accueillent les petits étalages de fruits, légumes et vêtements tenus par des Paraguayens. Par exemple, lors de mon voyage en 1991 dans la capitale, les Coréens vendaient à la sauvette montres et calculatrices ; aujourd'hui ils sont installés dans des boutiques. Bon nombre de restaurateurs sont eux aussi d'origine étrangère : Brésiliens, Français et Allemands, Asiatiques. Dans les années 90 la communauté brésilienne était la plus importante avec 636.000 personnes, les communautés italienne et ukrainienne suivaient avec chacune 26.000 personnes, la japonaise 12.000, la chinoise 7.500 et la coréenne 6.000. Ces flux migratoires ne s'orientent pas toujours vers les centres urbains.

Les dernières statistiques de la CGEE nous renseignent à ce sujet. Il apparaît que la population étrangère en ville dans l'ensemble du pays se répartit de cette manière : Brésiliens, 29,9%; Argentins ; Autres, 21,3%. Selon le recensement de 82, Asunción concentrait 18,2% de la population née à l'étranger.

De manière originale en Amérique Latine, le Paraguay revendique son identité hispano-guaranie, mais tout voyageur qui arrive au Paraguay, même averti, met du temps à s'en rendre compte puisque l'environnement linguistique apparent est espagnol. Pourtant la Nation Paraguayenne s'est constituée dans le mythe de l'unité dont la base est le bilinguisme castillan/guarani, concrétisé par ses deux langues officielles depuis 1992. Comment est né ce mythe ?

Rappelons rapidement que le guaraní fait partie du tronc *Tupi-Guaraní* qui procède du Tropicotupi avec des branches des langues *Tupi*. Elle date de 2.500 à 3.000 ans. Elle s'est étendue au fil des conquêtes de territoires et de groupes et a atteint l'aire qui nous occupe, les forêts subtropicales du Haut Paraná du Paraguay, au début de notre ère. Les *Tupi-Guaraní* formaient un groupe linguistique cohérent : il existait une culture, une civilisation, une langue. Il faut remarquer que l'usage du guaraní par des personnes n'appartenant pas à l'ethnie est un fait qui remonte à la période précolombienne : les « guaranisés » étaient les peuples soumis par les Guarani lors des conquêtes de territoires qui s'accompagnaient de l'imposition de la langue et du métissage par le mariage. Cette stratégie de conquête était très proche de celle des conquérants espagnols. Les deux langues ont donc été en compétition et en contact ; la langue guaraní connaissait les stratégies pour s'imposer dans des rapports de relations négociées. Par exemple, l'ethnie Guayaki a été guaranisée avant l'arrivée des Espagnols. A partir de la conquête espagnole, les Guarani de la partie orientale du Paraguay ont cherché des alliances avec les Conquérants pour se protéger des populations du Chaco, leur ennemi commun. Cette recherche d'alliance, qui se faisait par l'offrande de femmes, explique en partie le métissage précoce entre Guarani et Espagnols, et, dès 1556, on peut recenser trois mille fils de conquérants. Le nombre d'Espagnols non métissés restera très faible tout au long de la colonisation, puisqu'au XVIII^e siècle ils ne représentaient que 17,5% de la population du Paraguay. Les premiers bilingues castillan/guaraní étaient des interprètes espagnols qui, accueillis dans les communautés, apprenaient la langue à des fins politiques et

mercantiles. Certains indigènes faisaient, eux aussi, office d'interprètes. Le bilinguisme est donc né en marge et avant le métissage, qui le renforcera cependant. Les interprètes, instrument de la colonisation, détournèrent la langue guaraní de sa fonction culturelle, la transformant en simple contenant pour un nouveau contenu colonial.

Les relations particulières qu'ont su entretenir les Guaraní du Paraguay avec les Espagnols conquistadors, colons ou jésuites, ont permis à la langue guaraní de vivre avec le castillan et à côté de lui. Le Paraguay est resté dans une situation linguistique particulière pendant les trois siècles de la colonisation espagnole, notamment parce que les Espagnols épousaient des indiennes malgré le décret de 1535 interdisant de tels mariages. Le métis était considéré comme espagnol puisque la couronne espagnole le reconnaissait comme sujet, par la cédula royale de 1662. Le terme *mancebo de la tierra* englobait, en plus des métis, les fils des Espagnols. D'ailleurs, à l'époque coloniale, au Paraguay, on n'employait pas le mot métis : il y avait les Espagnols et les Indigènes. Les Indigènes vivaient dans les Réductions jésuites pour la plupart d'entre eux, quelques uns étaient libres mais vivaient dans des régions isolées : les *monteses*. Il existait donc, à l'époque coloniale, un processus socio-économique qui permettait d'accéder au statut de non indigène. Ce qui caractérisait l'élite dont le pays avait besoin, c'était la possession d'Indiens, ce n'était ni la langue ni l'origine. De fait, par le très faible pourcentage d'Espagnols de souche, c'est la langue guaraní qui était utilisée dans les relations quotidiennes. On peut même parler de monolinguisme sur lequel flottait l'usage du castillan pour l'administration et les relations officielles avec la métropole. La langue guaraní est la langue de la société coloniale paraguayenne. C'est l'époque du guaraní dominant selon l'expression employée par Bartolomeu Meliá¹⁴. Cette première étape de conservation de la langue guaraní a été soutenue par la couronne espagnole ; en effet, en 1536, Charles Quint recommandait aux évangelisateurs d'apprendre la langue des Indiens pour exercer leur mission. Cette recommandation a été renforcée par un décret royal édicté en 1573 par son successeur Philippe II.

La seconde étape dans le processus de conservation de la langue est l'oeuvre des missionnaires jésuites, même si, en même temps, la sédentarisation du peuple guaraní dans les Réductions jésuites, entre

¹⁴ Bartolomeu Meliá, *El guaraní dominando y dominado*, in *Acción n°11*, Asunción, 1971.

1610 et 1767, a provoqué un choc culturel important par la perte de la notion de territoire, fortement liée à la religion, et par l'évangélisation qui utilisait la langue guaraní pour réinterpréter les mythes indigènes. La conservation de la langue s'est accompagnée d'une réduction de celle-ci par la production de grammaires et de dictionnaires bilingues, et d'un processus d'acculturation, renforcé par l'usage du catéchisme en langue guaraní. Le rôle de l'écriture est ambigu : c'est un instrument de conservation, de réduction et d'acculturation.

Les Paraguayens considèrent que la langue guaraní est une langue de communication orale et qu'il n'existe pas de textes littéraires ou religieux écrits en guaraní antérieurs à la présence espagnole. Cependant, dès la fin du XVI^e siècle, dans plusieurs régions du Paraguay (Amanbay ; département de Concepción ; Cerro Jarigua'a) on a découvert et déchiffré des inscriptions lapidaires, gravées sur des rochers ou sur les voûtes de cavernes. Ces signes gravés ou peints, souvent de couleur rouge, sont disposés soit horizontalement, soit verticalement. Ce sont des formes élémentaires répétées — cercles, lignes brisées ou ondulées, figures géométriques — proches de l'écriture cunéiforme¹⁵. La seconde forme de transmission consistait à donner du sens à un ensemble d'objets dont chacun d'eux représentait une idée. Pour transmettre les nouvelles le messager avait un petit sac avec ces objets qui étaient interprétés par le destinataire¹⁶. Il est vrai, cependant, que la transmission des mythes se faisait par la communication orale.

Les premiers écrits imprimés sont donc les textes produits dans les Missions, en majeure partie des textes religieux qui traduisent la pensée chrétienne ; la langue guaraní est mise au service d'un nouveau langage et d'un nouveau discours qui la vident de son contenu culturel et religieux. Le catéchisme est en quelque sorte l'acte de naissance du guaraní paraguayen. Par la traduction et l'interprétation, la langue orale guaraní a subi une réduction phonologique, malgré toute l'admiration que lui portaient les Jésuites qui la comparaient, de par sa richesse, au latin et à l'hébreu. Le Père Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, écrit le 21 juin 1732 dans une lettre adressée au Père Vanthiennen, de la même compagnie :

¹⁵ Dionisio Gonzalez Torrez, *Cultura Guaraní*, Asunción, 1997.

¹⁶ Beatriz Fernández Herrero, *La utopía de América. Teoría. Leyes. Experimentos*, Barcelona : antopos, 1992, p. 262.

Je vous avoue qu'après avoir été un peu initié aux mystères de cette langue, je fus surpris d'y trouver tant de majesté et d'énergie. Chaque mot est une définition exacte qui explique la nature de la chose qu'on veut exprimer, et qui en donne une idée claire et distincte. Je ne me serais jamais imaginé qu'au centre de la barbarie l'on parlât une langue, laquelle, à mon sens par sa noblesse et par son harmonie, ne le cède guère à aucune de celles que j'ai apprises en Europe. Elle a d'ailleurs ses agréments et ses délicatesses et il faut bien des années pour la posséder dans sa perfection¹⁷.

Il faut remarquer que si l'école était dispensée en guaraní par un maître indigène pour l'ensemble des enfants de la Réduction, certains enfants, destinés à une fonction administrative, apprenaient le castillan. La diglossie a donc été instaurée dès le début du bilinguisme, comme une composante essentielle des rapports socio-économiques. L'utilisation du guaraní dans les Réductions jésuites est une originalité du système. Si les Pères ont appris eux-mêmes le guaraní à des fins d'évangélisation, il est vrai qu'ils sont allés très loin dans cette utilisation, jusqu'à interdire l'usage du castillan à certains indigènes réduits, en contradiction avec la législation en vigueur. Ce monolinguisme imposé était une manière d'isoler les Guarani des Missions de l'influence européenne et de les empêcher de communiquer avec l'extérieur. Il est cependant vrai aussi que le maintien de la langue guaraní au sein des Missions a permis la survivance et la continuité de la culture indigène, mais paradoxalement dans de nouvelles structures qui les ont modifiées. Rubén Bareiro Saguier dans « Langues indiennes en Amérique du Sud » écrit :

Les jésuites ont vidé le guarani de toutes ses valeurs propres qui étaient essentiellement de nature mystico-religieuse¹⁸.

Les Jésuites s'intéressaient aussi à la littérature orale dont ils faisaient une transcription phonétique, à l'aide de l'alphabet latin, et permettaient sa diffusion grâce à l'imprimerie. La première imprimerie a été installée au Paraguay dans une réduction vers 1703, date à laquelle les Pères obtiennent la permission d'imprimer en langue guaraní. Antérieurement les livres étaient imprimés en Espagne. Les Missions jésuites ont favorisé la production d'une poésie écrite en guaraní : chants et pièces théâtrales à la gloire de La Vierge et des Saints. A côté de cette

¹⁷ *Lettres édifiantes et curieuses des missions de l'Amérique méridionale*, Paris : Utz, 1991, p. 93.

¹⁸ Rubén Bareiro Saguier, *Langues indiennes en Amérique de sud*, in Felix Reichlen, *Les Amérindiens et leur extermination délibérée*, Paris : Favre, 1987.

production religieuse naissait une littérature plus raffinée : poèmes d'amour adoptant la métrique castillane (octosyllabes et dodécasyllabes). Cette forme poétique chantée s'est maintenue jusqu'à aujourd'hui. Tout ce matériel poétique et théâtral, envoyé à Rome lors de l'expulsion des Jésuites au XVIII^e siècle, se trouve dans les archives du Vatican d'où il n'est jamais sorti à ce jour. Après l'expulsion des jésuites en 1767, l'imposition du castillan et l'abandon du guaraní devient une préoccupation politique que traduit la cédula royale de Charles III en 1770 qui ordonne : « *que se extingan los diferentes idiomas que se usan en los mismos dominios y sólo se hable el castellano*¹⁹ ». Cette ordonnance arrive très tardivement dans l'histoire de la colonie.

La langue guaraní se constitue comme composante fondamentale de l'identité paraguayenne à partir du XIX^e siècle, en ce qui concerne tant la communication orale qu'écrite. Dès la proclamation de l'indépendance le 15 Mai 1811, la langue guaraní est pressentie comme faisant partie intégrante de la Nation puisque les lettres et les déclarations du délégué argentin, le général Manuel Belgrado, adressées aux Paraguayens, sont rédigées en guaraní. Le guaraní fait donc très officiellement son entrée dans la République dès sa proclamation. Elle devient symbole de l'identité paraguayenne à l'occasion de la guerre de *La Triple Alianza* en 1865. En effet, pour la coalition Brésil, Argentine et Uruguay, comme pour leurs alliés, Etats-Unis et Grande Bretagne, la définition de l'identité paraguayenne est liée à la langue guaraní, ce qui montre l'échec des campagnes de castillanisation. C'est pourquoi le représentant des intérêts des Etats-Unis, Charles Washburn, préconise le déracinement de la langue guaraní. De ce fait la langue guaraní va être associée à l'idée de résistance du peuple paraguayen, ce dont aura pleinement conscience Francisco Solano López, Président de la République, qui l'élèvera au rang de symbole de l'identité paraguayenne et de patrimoine à défendre. De plus l'utilisation de la langue guaraní se révélera très utile pour transmettre sans crainte les informations et les instructions militaires.

Nous pouvons constater qu'à la faveur de la guerre du Chaco (1932-1935), la langue guaraní va connaître un renouveau, tant oral qu'écrit, au travers de chansons, poèmes, pièces de théâtre. Elle est la langue de l'expression du patriotisme paraguayen. Ces poètes, qui ont pour nom Dario Gómez Serrato, R. Fernández, utilisent une langue très

¹⁹ Traduction de l'auteure : « Que les langues en usage dans ces régions soient éliminées et que seul le castillan y soit parlé. »

riche sur le plan sémantique, associée à toutes les possibilités rythmiques de la métrique hispanique, véritable syncrétisme artistique.

Le général Stroessner, pendant les longues années de sa dictature (1954-1989), a utilisé la langue guaraní comme ciment de la Nation et du sentiment patriotique. Mais c'est alors la forme orale qui est privilégiée, faisant du guaraní une langue de paysan illettré. Le recours au guaraní, à cette époque, a un fondement démagogique : faire passer le contenu populiste et ethnocentriste de la dictature. Reconnue langue nationale, la dictature fait du guaraní la langue du peuple, instaurant officiellement la diglossie par son maintien dans l'oralité. Dans un contexte de censure de l'expression écrite, la diglossie confine à l'aglossie. Les créateurs paraguayens souffrent d'aphasie, qu'ils soient de langue castillane ou de langue guaraní, mais la langue castillane, contrairement au guaraní, peut trouver des relais extérieurs.

Aujourd'hui, force est de constater que l'usage de la langue guaraní s'est maintenu, malgré toutes les difficultés que l'expression en guaraní a pu rencontrer, menacée par son statut de langue dominée, par l'acculturation et l'endoculturation, l'alphabétisation et la censure. La société paraguayenne s'est forgée dans une dualité linguistique où chaque langue a intégré des changements et des apports de contact ou de conflit. La langue guaraní survit donc dans un système d'évolution de langue vivante, grâce à son appartenance à une culture et parce qu'elle est enracinée dans la société comme marque identitaire. La langue espagnole s'est démarquée du castillan ibérique, s'adaptant au nouveau contexte sociolinguistique amérindien. L'évolution et la survivance des deux langues se sont réalisées par la coexistence des deux langues en contact, dans le mythe d'un bilinguisme national. Au moment de la rédaction de la constitution de 1992, le bilinguisme paraguayen devient une composante officielle de l'identité de la nation, faisant fi de la réalité linguistique complexe du pays. Un acte symbolique fort vient marquer cette affirmation bilingue : la traduction en guaraní de la constitution et de l'hymne national.

Le Paraguay est d'abord un pays plurilingue puisque s'y côtoient le castillan, le guaraní, d'autres langues indigènes et d'autres langues européennes. L'*Instituto Paraguayo Del Indígena* a réalisé une carte des familles linguistiques qui recense quatre familles linguistiques autres que Guaraní ; il s'agit des familles Maskoi, Mataco, Zamuco et Guaicürú.

Les langues européennes, autres que l'espagnol, sont le portugais dans la région frontalière brésilienne et l'allemand parlé par les

Mennonites du Chaco. A leur propos, il faut souligner que pour maintenir la langue allemande, les Mennonites bénéficient de l'aide financière et logistique du gouvernement allemand, dont l'envoi d'enseignants. Non seulement toutes ces langues coexistent mais de plus certaines sont en situation de contact et de conflit, ce qui génère des bilinguismes à divers degrés, des trilinguismes, des variétés de langues, des déplacements linguistiques et surtout la création de ce qu'on appelle parfois, à tort ou à raison, une troisième langue : le jopara. Les langues en contacts sont le guaraní, les langues indigènes, le castillan et le portugais. Les Mennonites vivent dans un système social et linguistique clos : leur langue n'est ni en contact, ni en compétition avec les autres langues. Cependant les Mennonites, en contact permanent avec les indigènes qui forment leur seule main-d'oeuvre, parlent plus souvent une langue indigène que le castillan. Les Coréens, par leur intégration en milieu urbain dans le secteur du petit commerce, apprennent le castillan et le guaraní, comme l'avaient fait avant eux les migrants des siècles précédents.

Les compétences linguistiques des locuteurs, et les sélections linguistiques qu'ils opèrent, varient selon la classe socioculturelle à laquelle ils appartiennent, leur génération, l'espace où ils vivent (urbain, rural, frontalier, les colonies, les Communautés), et selon leurs besoins sociaux et économiques.

Les langues espagnole et guaraní sont en contact si étroit, au sein des familles et de la société, qu'il est bien difficile de déterminer avec certitude la première et la deuxième langue. Lors d'une enquête menée en juillet 1999 au sein de centres de formation, tant dans la capitale qu'en province, les étudiants et les enseignants interrogés éprouvaient les plus grandes difficultés pour répondre à cette question. En fait ils ne pouvaient distinguer ni la chronologie, ni le lieu d'apprentissage de chacune des langues. Les deux langues sont considérées comme langues maternelles par les bilingues.

Toutes les langues, à l'exception du castillan qui est le véhicule privilégié de la communication officielle écrite, se développent dans un contexte de communication orale, permettant des interactions qui favorisent la créativité mais qui les rendent aussi plus instables.

La seconde raison de l'affirmation du bilinguisme, après les raisons historiques que nous venons de rappeler, est, en effet, de l'ordre du choix politique. En 1992 l'attitude politique consiste à s'efforcer de donner une réalité au supposé bilinguisme social — nation avec deux

langues — et individuel — acquisition des deux langues — grâce à l'écriture, en s'appuyant sur l'Enseignement. Le fait d'ignorer l'existence du contact entre le guaraní et le castillan peut remettre en question le Plan d'Enseignement Bilingue. Quelle variété linguistique enseigner ? A partir de quelles compétences linguistiques déjà acquises enseigner les deux langues ? Une des difficultés, entre autres, réside dans la « récupération » de l'écriture du guaraní. Pendant la période où la langue guaraní a été maintenue dans l'oralité, elle a évolué sans règles et sans contrôle académique. Deux options se présentent alors : développer le guaraní scientifique ou mettre des règles au jopara pour qu'il devienne le guaraní paraguayen usuel. L'écueil à éviter est d'enseigner un guaraní scientifique, culturel, coupé de la réalité de l'usage et établir, par là même, une diglossie entre deux variantes de guaraní, qui se substituerait à la diglossie guaraní/castillan.

Passer d'une langue guaraní majoritairement parlée à une langue guaraní largement diffusée, tant dans sa forme orale qu'écrite, nécessite une politique linguistique volontariste dont un des instruments est l'enseignement bilingue, mais aussi la résolution du débat sur la standardisation de la langue guaraní et l'ouverture du débat sur la fonction et la place des langues dans la société paraguayenne.

Le 20 Juin 1992 la nouvelle Constitution Nationale est adoptée dans sa forme bilingue. Elle consacre le droit à la langue, c'est à dire à être éduqué dans sa langue maternelle. C'est un pas supplémentaire dans l'affirmation d'une identité paraguayenne bilingue et pluriculturelle. Il ne s'agit en aucun cas des prémices d'un mouvement séparatiste ou une revanche à prendre sur le castillan. La Réforme de l'Education ira plus loin en instaurant l'enseignement des deux langues officielles à tous les enfants scolarisés, quelle que soit leur origine linguistique. L'idéologie du moment marque donc très fortement l'image que le Paraguay se fait de son origine guaraní. Nous remarquons que si identité nationale et langue vont de pair, cependant l'ethnie guaraní n'est pas valorisée en tant que berceau de la langue guaraní. L'ethnie disparaît au profit de la langue. Nous pouvons dire que la langue guaraní est bien vivante, en pleine évolution, mais que l'ethnie dont elle est issue semble dissoute dans le creuset de la Nation Paraguayenne. La langue guaraní, non seulement évolue dans sa forme urbaine, mais elle évolue aussi dans sa forme rurale par son expansion au sein des communautés indigènes des autres ethnies, où elle tend à se substituer aux autres langues indigènes qu'elle menace de disparition.

La réalité linguistique, si nous ne considérons que les chiffres, sans tenir compte des aspects psycholinguistiques et sociolinguistiques, est que le Paraguay n'est ni hispanophone ni bilingue. Le Paraguay, dans son ensemble, est guaranophone. L'Etat paraguayen, en proclamant la Nation paraguayenne bilingue, fait le choix de développer l'espagnol et de maintenir le guaraní. Les autres langues européennes, asiatiques et indigènes, ne sont pas considérées en tant que langues identitaires et ne rentrent pas dans la catégorie des langues maternelles au moment du choix de la langue d'enseignement de la lecture et de l'écriture au début de la scolarisation. Les Paraguayens font le choix de leur langue maternelle mais ils ne peuvent entrer que dans l'une ou l'autre des communautés linguistiques reconnues : la communauté guaranophone ou la communauté hispanophone. Et ceci quel que soit le degré de bilinguisme du locuteur.

Le Paraguay est donc plus un pays de langues en contact qu'un pays bilingue, ainsi le taux de bilingues castillan/guaraní, selon le recensement de 1992, est de 50%, sans qu'on sache avec quel niveau de compétence linguistique. Par ailleurs les locuteurs guaranophones sont très largement majoritaires puisqu'ils représentent 88,6% de la population de plus de 15 ans, sans qu'on sache dans quel guaraní ils s'expriment. Le Paraguay est donc, au regard des chiffres, un pays guaranophone. L'objectif du recensement de 1992 était de trouver une base qui permette d'affirmer que le Paraguay est bilingue, afin de donner une légitimité au nouveau statut que confère la Constitution Nationale à la langue guaraní, qui, de nationale, est devenue officielle. Nous constatons que le recensement de 2002 n'indique plus le taux de bilinguisme en ce qui concerne la langue du foyer :

Guaraní Total :	59,2%	Ville :	42,9%	Campagne :	82,7%
Castillan	35,7%		54,7%		8,4%
Autres	5,1%		2,4%		8,9%

C'est comme si, dans la sphère privée du foyer, le partage des deux langues était clairement établi, et alors même que le bilinguisme est fortement affirmé, tant dans la Constitution que par l'application du Plan d'Enseignement Bilingue. Il est vrai qu'au début des années 2000 l'enseignement du Guaraní est fortement contesté par les secteurs leaders du pays, comme étant un frein au développement.

L'utilisation de la langue par sexe ne présente pas de différences significatives, même si on constate que les femmes parlent légèrement plus l'espagnol que les hommes. Ce qui est significatif c'est le lieu, ville/campagne.

La Constitution déclare que le castillan et le guaraní sont les langues officielles du Paraguay, mais ces mots sont plus difficiles à définir qu'il n'y paraît : de quel guarani et de quel castillan s'agit-il ?

Au Paraguay cohabitent plusieurs variétés de guarani. L'appellation guarani ethnique désignera la variante de guarani parlée dans les Communautés Indigènes Guaraní, essentiellement de communication mythique orale. Le guarani classique, appelé guarani scientifique par les Paraguayens, est celui qui s'est structuré par l'écriture dans la République Guaranie des Jésuites ; c'est aussi la forme choisie par l'enseignement. Le jopara est la forme la plus récente de l'évolution du guarani.

En dehors du guarani, il existe dix-huit autres langues indigènes, appartenant aux quatre familles linguistiques Maskoi, Zamuco, Mataco et Guaicürú au Paraguay. Ces langues subissent un processus de disparition, accéléré par les déplacements de population vers les centres de production et de scolarisation. L'évolution linguistique est différente d'un groupe linguistique à un autre. Dans un article publié en mars 99 Ernesto Unruh et Hanes Kalish dressent un tableau de la dynamique linguistique que subissent les divers groupes ethniques en contact avec le guarani²⁰. Le groupe Enlhet se considère monolingue alors même que ses membres utilisent le castillan, car pour eux leur propre langue est un outil indispensable pour maîtriser leur vie. En revanche les Enxet sont bilingues guaraní avec une prédominance du guaraní sur leur langue dans le phénomène de transmission d'une génération à l'autre. La langue guaná a totalement disparu au profit du guarani, même dans les générations les plus anciennes qui ne parlent que de manière fragmentée leur langue maternelle. Cependant le mot *idioma* désigne la langue originelle et non le guarani, même chez les plus jeunes. Le mélange des différents groupes Enlhet, provoqué par le travail dans les usines de tannin, facilite le passage à une langue unique dominante

Les communautés indigènes privilégient le guaraní en tant que langue indigène officielle, d'autant mieux que l'enseignement obligatoire

²⁰ Ernesto Unruh, Hanes Kalish, *El Paraguay multilingüe*, in *Acción* n°191, Asunción, 1999.

du guaraní prévu dans le Plan de Educación Bilingüe à partir de 1994, renforce la substitution d'une langue indigène minoritaire par la langue indigène majoritaire. Ces communautés parlent un guaraní différent du guaraní national et qui diffère selon les communautés. Ce guaraní parlé par les indigènes non guaranophones n'est pas une langue d'une catégorie inférieure. En aucun cas un peuple ne se contente d'une langue déficiente ; c'est une langue nouvelle qui résulte d'une substitution d'une langue par une autre, mais dans la même aire culturelle amérindienne. C'est un guaraní, non seulement de substitution, mais aussi de contact qui rend compte de la nouvelle situation sociogéographique des communautés, notamment pour celles qui sont regroupées dans le Chaco. Dans le cadre de la domination du guaraní national, les Communautés devront réfléchir sur la variante de guaraní qui va être enseignée comme langue maternelle à l'école. Il convient de remarquer que parallèlement au développement du guaraní, certaines communautés mettent en place des stratégies de sauvegarde de leur langue maternelle originelle, même si cette prise de conscience reste très marginale et les outils de défense peu efficaces.

Il est bien évident que la langue guaraní ritualisée utilisée au sein des communautés indigènes guaraní diffère de celle qui est en contact permanent avec le castillan, souvent dénommé guaraní paraguayen ou hispanoguaraní. Il existe donc plusieurs variantes de guaraní qui reflètent le métissage culturel du pays. Depuis 1992, l'Université de Kiel et l'Institut de linguistique guaraní du Paraguay, dans un programme auquel est associé le Ministère de l'Éducation et de la Culture paraguayen, répertorient les variantes de guaraní pour l'édition d'un atlas linguistique. Ce travail permettra de déterminer la variété de guaraní la plus usitée et pourra être un élément décisif dans le débat qui fait rage actuellement quant au type de guaraní à enseigner. L'instrument d'évaluation est un questionnaire bilingue comprenant quelques 400 questions, des enregistrements de conversations pour mesurer la réalisation spontanée et des lectures dans les deux langues en contact. L'objectif est d'enregistrer toutes les séries de variations linguistiques à partir du guaraní, au contact du castillan et du portugais qui correspondent au parler actuel de la zone « guaranítica » au Paraguay, au nord de l'Uruguay et dans les régions frontalières de quelques provinces d'Argentine et du Brésil. L'atlas linguistique Guaraní Románico a pour finalité de montrer, à l'aide de cartes, des résultats utilisables à des fins éducatives et

didactiques pour l'enseignement bilingue dans la zone dite guaranitique. Cependant il ne permettra pas l'élaboration d'une carte linguistique rendant compte des monolinguisms et des niveaux réels de bilinguisme.

Le guaraní de communication usuelle au sein des communautés est une variété qui intègre des éléments des autres langues avec lesquelles il est en contact, à des degrés divers selon l'isolement de la communauté. Ce guaraní de contact trouve sa nourriture dans le substrat mythique qui utilise une langue dont la structure est bien plus proche du guaraní actuel que du guaraní classique normalisé des réductions jésuites²¹. Pour le courant traditionaliste, cette variété de guaraní pourrait servir de référence pour diffuser un guaraní soutenu, classique ou scientifique, adaptable au monde moderne par la création de néologismes créés à partir du *aveñe'è*.

Le guaraní paraguayen est une langue de métissage qui se développe au contact de la langue castillane, s'adapte aux nouvelles conditions sociales, économiques et technologiques, et évolue en même temps que la société dont elle rend compte. Le guaraní paraguayen fonctionne donc sur le même modèle que le castillan paraguayen mais en étant soumis à des contraintes que ce dernier ne connaît pas : langue dominée, tenue à l'écart de l'écriture, confinée à l'espace domestique, à la fois magnifiée et dominée, son destin est une ligne brisée. Les études menées par Natalia Krivoshein de Canese au sein du CPES (Centro Paraguayo de Estudios Sociológicos), montrent que le guaraní paraguayen utilise, dès le début du contact avec le castillan, de nombreux hispanismes, parfaitement intégrés phonétiquement. C'est le cas par exemple du lexique des ingrédients culinaires importés de la métropole comme *Cebolla* intégré sous la forme *Sevoi*. Les noms de baptême sortent du calendrier des saints sous une forme adaptée à la prononciation guaranie : Kola pour Nicolás, Kame pour Carmen. Ce phénomène résulte du contact entre les cultures ; les interférences linguistiques véhiculent la diffusion des cultures selon le modèle de l'échange de code linguistique des langues en contact. Il ne met pas en péril le guaraní ; il montre, au contraire, le dynamisme d'une langue capable d'absorber les termes d'une réalité nouvelle. Par contre, l'évolution du guaraní hors de l'écriture et sans règle académique, favorise les emprunts intégrés sans respect de la prononciation spécifique et sans respect pour la logique de

²¹ Delicia Villagra Batoux, *Le guaraní paraguayen. De l'oralité à la langue littéraire*, Lille : ANRT, 1996.

la langue. La langue guaraní est affectée, non seulement au niveau lexical, mais aussi dans sa morphologie. Par exemple la transcription graphique se fait sur le modèle castillan du découpage en lexèmes au lieu de respecter le caractère agglutinant spécifique du guaraní, comme s'il s'agissait d'une langue indo-européenne. Pour une description de la langue guaraní nous renvoyons à la lecture des travaux de Michel Dessaint²². Des règles académiques d'écriture du guaraní existent, issues d'un congrès de linguistes tenu en 1944 adoptant l'alphabet phonétique. Ces règles continuent à être contestées du fait de l'inconsistance de la Academia Paraguaya de la Lengua Guaraní qui n'édite ni dictionnaire unilingue ni grammaire officielle.

Le guaraní paraguayen évolue depuis quelques années vers une forme hybride appelée *jopara*. Il est bien difficile de définir le *jopara* : est-ce une langue à part entière, une variété de guaraní, une variété de castillan ? Le *jopara* est la forme la plus aboutie du contact entre le guaraní et le castillan, puisqu'il est le résultat du mélange entre les deux langues. Le *jopara* n'est pas un argot car il n'est pas spécifique à un corps de métier ni à une classe sociale, ni à un espace géographique. Cette langue parlée et comprise par les bilingues castillan/guaraní a su trouver une réponse à l'adaptation culturelle du guaraní en contact avec la vie urbaine et la modernité, soit directement par l'urbanisation des paysans en mal de terre, soit par le canal de la télévision et des radios qui équipent toutes les maisons même les plus isolées. Nécessaire adaptation dont personne ne s'est préoccupé. Le recours au lexique castillan comble l'absence de l'expression du temps et de la quantité, de la numération au delà de cinq et du lexique des sciences et techniques.

L'usage de mots ou de phrases mixtes, c'est à dire formés avec des éléments des deux langues, est un phénomène qui s'amplifie. D'abord exclusivement urbaine, cette nouvelle expression est aujourd'hui largement répandue dans la jeune génération, qu'elle soit urbaine ou rurale, relayée par les médias. Par exemple le mot *Pila'i* qui signifie *faible* en référence à l'usage du transistor par les paysans, est formé du mot castillan *pila* et du diminutif guaraní *i*. Aujourd'hui force est de constater que le *jopara* est la langue usuelle de communication dans la rue comme dans les médias, malgré les résistances des défenseurs du guaraní scientifique que sont les membres de l'Ateneo de Lengua y Cultura Guaraní ou de l'Instituto Indigenista. Ramón Silva, poète de langue

²² Michel Dessaint, *Parlons Guaraní*, Paris : L'harmattan, 1994.

guaraní, auteur d'un manuel scolaire de lecture et présentateur d'un journal télévisé quotidien en langue guaraní, a dû, malgré sa popularité, présenter son journal dans une langue plus proche de ses auditeurs en renonçant au recours systématique aux néologismes, là où les auditeurs ont l'habitude d'employer le mot espagnol. La pression de l'audimat a joué en faveur du *jopara*. Le problème est plus délicat à résoudre quand il s'agit d'enseignement. L'École peut-elle et doit-elle considérer la langue populaire qu'est le *jopara* comme la variété de guaraní à enseigner ? Ce qui revient à se demander si le *jopara* est une langue à part entière, instrument de création littéraire et objet métalinguistique. Mais actuellement la question de la nature du *jopara* ne fait partie d'aucun programme de recherche linguistique et la question ne peut être résolue de manière scientifique. Par contre, une enquête récente sur les attitudes psycholinguistiques de guaranophones envers le guaraní nous apporte des éléments de réflexion²³ : 43,2% des locuteurs perçoit le *jopara* comme une forme opposée aux langues officielles. Ces locuteurs lui donnent donc un statut d'illégalité ; 33,2% affirme que c'est une forme légitime du guaraní, lui donnant un statut légal ; 23,7% lui donne un statut légal en tant que troisième langue. Pour une grande majorité (74,5%) le *jopara* est un mélange entre le castillan et le guaraní, mais une minorité significative (23,9%) en fait une réalité indépendante.

Le guaraní est donc parlé par des indigènes Guaraní ou non, mais surtout, en grande majorité, par des locuteurs non indigènes, sur le territoire national et hors des frontières paraguayennes. Les différentes variantes cohabitent, déterminées par la situation géographique, sociale ou sociologique, dans un même mode de communication orale cohérente. L'introduction d'un guaraní standard, nécessaire à l'enseignement de la lecture et de l'écriture, vient bouleverser la compréhension transversale qui existe d'une variante à l'autre.

C'est le mot castillan, et non espagnol, qui figure dans la Constitution Nationale, en référence à la langue parlée en Espagne. Elle est pourtant différente de la langue utilisée au Paraguay. Cependant la variété de castillan parlé et écrit au Paraguay ne fait l'objet d'aucun débat, ni controverse. Les hispanophones ont le sentiment de parler une langue universelle et ils ne se posent pas la question du bon usage de celle-ci. Le castillan paraguayen est spécifique à cause, premièrement, des dialectes

²³ *El Guaraní mirado por sus hablantes*, Asunción : MEC, 2001.

importés par les colons espagnols des différentes régions d'Espagne, et deuxièmement, par des interférences avec le guaraní. La spécificité est lexicale bien entendu, puisque le contexte dans lequel le castillan s'est développé est différent de la réalité espagnole, mais aussi syntaxique et morphologique. Par exemple le castillan s'est enrichi des particules *na* (por favor), *pa* (interrogation) ou de mots directement empruntés comme *rubarete* (poderoso) mais il a perdu les mots espagnols *jalar- ceta- bonito*. La substitution la plus évidente est celle du diminutif espagnol *illo- cito* par le diminutif guaraní *i* ²⁴. L'interférence lexicale du guaraní avec l'espagnol peut être considérée comme un enrichissement de l'espagnol par l'extension des possibilités de communication que ne permet pas l'espagnol normatif. En ce qui concerne l'orthographe, les erreurs commises découlent de la spécificité de la prononciation paraguayenne : la *ceta* n'existant pas, la graphie « s » l'emporte sur le « c » devant le « i » et le « e », par exemple *concebir* devient *consebir* au mépris de l'origine latine du mot. De même le « k » l'emporte sur le « c » devant le « o » et le « a », cette option étant par ailleurs renforcée par l'inexistence du « c » dans la graphie guaraní.

Sans doute faut-il voir dans cet étroit contact entre l'espagnol et le guaraní l'expression d'un bilinguisme mental, comme le remarquait en 1982 l'écrivain paraguayen A. Roa Bastos :

Dans la littérature de ce pays, la nature bilingue de sa culture, scindée entre l'écriture et l'oralité, contraint les écrivains paraguayens, au moment même où ils écrivent en espagnol, à entendre le son d'un discours oral encore informulé mais déjà présent dans la dimension émotive et mythique du guaraní. Ce discours oral, ce texte non écrit sous-tend l'univers linguistique bivalent espagnol/guaraní. C'est un texte auquel l'écrivain ne pense pas, mais qui le pense, lui. Ainsi cette présence linguistique du guaraní s'impose de l'intérieur même du monde affectif des Paraguayens. Il en module l'expression colloquiale quotidienne, de même que l'expression symbolique de leur notion du monde, de leurs mythes sociaux, de leurs expériences de vie individuelle et collective.

²⁴ Natalia Krivoshein de Canese et Graziella Corvalan, *El español en contacto con el guaraní*, Asunción : CPES, 1983.

L'ensemble de mes oeuvres de fiction est coulé dans la matrice de ce texte oral guaraní que les signes de l'écriture en espagnol éprouvent tant de mal à capter et à exprimer²⁵.

Cette opinion est confirmée par les études linguistiques actuelles d'où il ressort que le jopara implique une prédominance du guaraní sur l'espagnol, tant structurellement que lexicalement.

Pour conclure sur ce chapitre des langues, le bilinguisme castillan/guaraní est une affirmation de l'identité paraguayenne. C'est cette affirmation qui fait l'originalité du bilinguisme paraguayen dans le continent sud américain, d'autant qu'il continue à évoluer comme ciment d'une société qui aspire à une démocratie dans les lois et dans le quotidien. C'est la reconnaissance des différences qui unissent pour former une société composite mais à l'identité nationale très forte. Si d'après la loi les deux langues sont officielles, il reste à faciliter l'accès du guaraní dans les médias et dans les administrations, mais aussi à modifier les attitudes linguistiques. Par ailleurs, le guaraní étant parlé par une majorité de non indigènes, il s'éloigne de plus en plus de son contenu culturel amérindien, pour devenir une langue de métissage, voire une autre langue, rendant compte d'une autre culture. C'est peut-être cependant ce qui lui permet de survivre et de s'intégrer à la société paraguayenne d'aujourd'hui qui aspire à une ouverture sur l'extérieur. Le métissage comporte une part de perte mais aussi une possibilité d'enrichissement notamment par l'amélioration de la communication. Le problème posé est celui de la langue écrite et enseignée qu'il faut codifier et normaliser ; c'est un débat ouvert qui continue à faire l'objet de polémiques ; la normalisation ne devra ni réduire ni statufier et devra respecter la culture sous-tendue. Mais quelle culture véhicule le jopara ?

Nous pouvons penser que l'enseignement en langue maternelle et l'enseignement obligatoire de la deuxième langue feront que choisir de s'exprimer dans l'une ou l'autre langue ne soit plus le signe d'une appartenance sociale. Peut-être la vision que chaque communauté a de l'autre communauté et d'elle-même sera-t-elle plus objective ou positive qu'elle n'a été jusqu'alors. Mario Rubén Alvarez, journaliste spécialiste de la culture guaraní, souligne la fracture culturelle qui existe entre paysans guaranophones métis et paysans guaranophones indigènes, malgré le partage d'une même langue : les indigènes n'admettant pas les valeurs de

²⁵ Augusto Roa Bastos, *Fils d'Homme*, Préface à la traduction de Iris Gimenez, Paris : Belfond, 1982.

profit et de rentabilité, leur rapport à la terre est radicalement opposé à la conception productiviste agricole des paysans métis. La communauté linguistique guaranophone ne recouvre pas la communauté culturelle. Le déplacement linguistique d'une variété de guaraní classique vers le *jopara* s'accompagne d'un déplacement culturel que renforce l'expansion du bilinguisme.

Le bilinguisme paraguayen est d'abord un bilinguisme mental qui va au-delà des compétences linguistiques des locuteurs. Le bilinguisme mental réside dans l'interpénétration des deux systèmes de pensée ; la structure mentale dominante est celle du guaraní même lorsque le lexique est castillan. Lorsque la population affirme en majorité parler guaraní dans le recensement de 1992, sans se préoccuper de sa compétence réelle dans cette langue, elle affirme en fait penser en guaraní, et sans doute est-ce pour cette raison que l'évaluation des compétences linguistiques n'a pas été nécessaire pour que l'Etat affirme que la Nation est bilingue. Cette évaluation est par contre primordiale pour le corps enseignant pour une didactique des deux langues officielles qui réponde à la réalité linguistique du pays.

L'idée de bilinguisme est tellement ancrée dans le vécu paraguayen que son manque de visibilité n'empêche pas son affirmation. La non visibilité est de l'ordre de l'écrit. Or la culture paraguayenne est orale ; oralité que renforce le pourcentage élevé d'illettrés et d'analphabètes. L'oralité détermine un mode de communication à laquelle il est difficile de s'adapter lorsqu'on est habitué à l'écriture. Par exemple, les panneaux indicateurs, les horaires de bus, les arrêts de bus, font cruellement défaut au résident étranger qui s'aperçoit que les natifs détiennent l'information par des canaux oraux qui supposent l'existence de réseaux. La communication n'est pas massive mais collective : elle circule au sein d'un groupe, qu'il soit monolingue, bilingue, éduqué ou analphabète. La société paraguayenne est oralement bilingue ; les faiblesses de compétences linguistiques dans une des langues sont compensées par les compétences linguistiques dans l'autre langue. Le passage d'une langue à une autre se fait soit en fonction du contexte, soit dans le corps même de la conversation. Le choix du guaraní ou du castillan permet de s'éloigner ou de se rapprocher de son interlocuteur ; il permet de s'accommoder et suppose qu'on sache quelle est la langue de son interlocuteur. C'est une stratégie supplémentaire à celle dont disposent les unilingues qui alternent les niveaux de langue de la même manière, à l'intérieur de leur langue. L'alternance est le résultat d'un bilinguisme stable.

Asunción, historiquement, est une ville plurilingue et pluriculturelle. La langue vernaculaire de la Colonie était le guaraní, la langue administrative le castillan. A partir de l'indépendance le guaraní a été utilisé comme langue identitaire nationale ; c'est le ciment de la patrie dans les moments de mise en danger du pays²⁶. Les immigrants maintiennent leurs traditions, religieuses et culturelles, mais adoptent l'espagnol dans leurs relations sociales et le guaraní pour les relations avec les employés, en particulier avec les gens de maison. Les derniers flux migratoires suivent la même structure. Les locuteurs brésiliens, les plus nombreux nous l'avons souligné, sont installés en très grande majorité en milieu rural dans la région frontalière est. Ils n'influencent pas linguistiquement sur les langues dans la capitale. Les locuteurs brésiliens qui vivent et travaillent à Asunción s'intègrent par l'acquisition des langues de communication, le jopara et l'espagnol, comme les autres locuteurs d'origine étrangère. Par exemple les Asiatiques ont besoin eux aussi d'acquiescer les deux langues de communication pour leur activité commerciale. Cependant nous devons nuancer l'idée de l'acquisition automatique des deux langues officielles. L'acquisition des deux langues est subordonnée aux besoins. Si le locuteur n'est pas en contact direct avec une clientèle ou des patients guaranophones, il n'a nul besoin d'apprendre le guaraní. Le grand nombre de bilingues lui permet de se contenter d'apprendre l'espagnol.

Il est bien évident que ces nouvelles langues sont acquises sur le mode oral par la première génération ; les enfants scolarisés les acquièrent dans leur double modalité orale et écrite par le biais de l'enseignement bilingue. La langue choisie comme langue maternelle pour l'apprentissage des fondamentaux est l'espagnol. Rappelons que ne sont reconnues comme langues maternelles que le guaraní et l'espagnol. Le choix est laissé libre aux parents lors de l'inscription de l'enfant. L'espagnol ayant une aire de diffusion et un rayonnement culturel plus étendus que le guaraní, il semble logique qu'il soit choisi en premier. Cependant soulignons que les deux langues sont acquises en même temps, pour chacune des générations, que ce soit pour le travail ou en milieu scolaire.

L'apport étranger en ville ne met pas en péril, a priori, le bilinguisme espagnol/guaraní. Nous pouvons cependant nous poser la

²⁶ Guerre de la Triple Alliance 1868-1870, et Guerre du chaco 1930-1932.

question de la variante de guaraní apprise dans la rue et apprise à l'école : dans la rue c'est la variante *jopara* qui domine, alors que l'école enseigne le guaraní standard.

Les différentes études et les recensements officiels ne mentionnent pas la variante *jopara* comme variante usuelle du guaraní. Pourtant le locuteur guaranophone, scolarisé avant le plan d'enseignement bilingue, ou illettré, n'utilise que la variante *jopara*. Aujourd'hui la migration campagne / ville est encore celle d'un secteur social semi analphabète dont la langue maternelle est le guaraní, et cette population diffuse le *jopara*.

En 1974 une étude comparative est menée entre la zone périurbaine (Luque) de Asunción et la zone rurale (Itapuami)²⁷. Cette étude montre que le taux de bilingues en zone périurbaine était bien supérieur à celui de la zone rurale. En effet, à cette date, Luque comptait 91,3% de locuteurs bilingues et seulement 6,7% de locuteurs unilingues guaraní, alors que Itapuami comptait 47,5% de locuteurs bilingues et 52,5% de locuteurs unilingues guaranophones.

Le recensement de 1982 indiquait clairement que le bilinguisme était élevé dans la capitale :

Guaraní 5% Castillan 21% Guaraní et Castillan 73% autres 1%

Le recensement de 2002 indique un taux de guaranophones (42,9%) et d'hispanophones (54,7%) en ville élevé et presque égal, mais ne donne aucun pourcentage en ce qui concerne le taux de bilingues. Sachant que les unilingues hispanophones ne représentent nationalement que 6%, il est logique que le taux de bilingues en ville tourne autour de 80%.

En juillet 2004, nous avons effectué un travail de terrain avec pour objectif de rendre compte du choix de l'usage des deux langues officielles à la maison et au travail. L'échantillon est composé de vendeurs ou propriétaires de boutiques, bureau et officine, ainsi que du personnel hospitalier. Notre champ d'enquêtes — magasin, hôpital, pharmacie et bureau — pour notre étude a été choisi selon l'axe d'expansion Ouest/Est de la ville, en suivant la rue 25 de Mayo qui part du micro centre jusqu'à Avenida General Santos, c'est-à-dire depuis le centre

²⁷ Echantillon de Rubín, *Sociedad y lengua : bilingüismo en el Paraguay*, Asunción : CEPES, 1982.

historique jusqu'à la limite du XIX^e siècle, axe qui traverse les quartiers De La Encarnación, San Roque, Ciudad Nueva. Ensuite, les enquêtes ont été menées un peu plus à l'ouest, en suivant le même axe, dans le quartier Villa Mora, puis en bordure de la limite périurbaine dans le quartier Herrera.

Le quartier De La Encarnación a été restructuré par le Docteur Francia, puis utilisé par Stroessner pour la construction des édifices dédiés aux Administrations : se mêlent donc des constructions du XIX^e siècle, de peu d'étages, dans un style Renaissance, et des gratte-ciel de plus de 15 étages. La rue 25 de Mayo dans cette partie est très commerciale : se côtoient petites boutiques et grands magasins, ainsi qu'un grand nombre de pharmacies-parfumeries importantes.

La rue 25 de Mayo, en traversant le quartier San Roque, devient beaucoup moins commerciale ; les grands magasins et les pharmacies disparaissent au profit de boutiques de vêtements, souvent de luxe, petits magasins de chaussures ou magasins d'optique. Peu de gratte-ciel ont été édifiés dans cette partie, les immeubles sont de taille moyenne et commencent à apparaître des maisons individuelles.

Ciudad Nueva comprend peu de commerces ; y ont leur cabinet notaires, greffiers, médecins. Les maisons, grandes et bien entretenues, ont un jardin et un garage.

Villa Mora se trouve à 30 minutes en bus du centre ville. C'est un quartier très aéré, traversé par une large avenue à quatre voies. Peu d'immeubles, mais plutôt des villas avec jardin et garage. Les commerces sont des boutiques de luxe : vêtements, décoration, meubles. Pharmacies et papeteries sont de grande taille. On y trouve aussi des Pubs, des discothèques, des restaurants type Pizza Hut, mais aussi des restaurants gastronomiques et des concessionnaires automobiles. Cependant, hors le grand axe formé par la Avenida España, les rues adjacentes ne sont pas asphaltées, mais pavées de pierres plus ou moins planes, qui justifient l'emploi généralisé du 4×4. Des panneaux sur les maisons appellent à la vigilance du voisinage pour assurer la sécurité.

Le quartier Herrera, à la limite de la périphérie urbaine, à l'est de Villa Mora, est un quartier socialement moyen : Pas de grands immeubles, mais des maisons avec jardinets et des commerces variés qui permettent de pourvoir aux besoins quotidiens.²⁸

²⁸ Annexe 1.

Le travail a été réalisé à l'aide d'un questionnaire²⁹, dans une forme semi-dirigée. Une conversation devait s'engager au préalable afin que l'enquêté, enfin rassuré sur les objectifs de l'enquête, ou simplement mis en confiance, réponde avec franchise. Les enquêtes pilotes ont montré que si on posait directement les questions des langues connues et utilisées, le guaraní n'apparaissait pas dans les réponses. Il a donc fallu, non pas changer les questions, mais les poser dans un dialogue.

Les enquêtés sont jeunes (26 sur 36 ont entre 20 et 40 ans ; 4 entre 15 et 19 et 5 entre 41 et 60), en majorité des employés (32) de sexe féminin (29).

Une personne est d'origine argentine de la première génération, 5 sont d'origine étrangère de la deuxième et troisième génération (Allemagne, Chili, Italie, Autriche, Espagne). Ces cinq personnes ont un niveau socio-professionnel plus élevé que les Paraguayens d'origine. Elles se déclarent être de langue maternelle espagnole et unilingues pour 4 d'entre elles. Deux sont dans le micro centre (Argentine et Italie), les autres dans les quartiers plus récents de Villa Mora et de Herrera. Villa Mora présente une colonie importante d'Allemands, d'un niveau socio-économique élevé. Entre ces deux extrémités géographiques de la capitale, les magasins appartiennent à des Paraguayens d'origine étrangère, qui laissent la responsabilité de la boutique à des employés paraguayens. C'est pourquoi, alors que le nombre de bilingues est de 32, la langue utilisée par les employés pour s'adresser au chef est l'espagnol exclusivement pour 29 d'entre eux, avec la justification d'origine donnée par les enquêtés eux-mêmes.

Entre eux 14 employés utilisent uniquement l'espagnol, 2 le guaraní et 11 les deux langues. Pour s'adresser aux clients, la première langue est l'espagnol mais une forte majorité s'adapte à la langue du client (27), soit parce que ce dernier a des difficultés pour s'exprimer en espagnol — c'est le cas des gens venant de la campagne — soit parce que, au cours de la conversation, le client se laisse aller à parler en guaraní, quelle que soit sa classe sociale. La stratégie consiste pour le vendeur à laisser l'initiative de la langue au client ; stratégie favorisée par le nombre de bilingues parmi les employés. C'est la même stratégie qu'ils utilisent en tant que client : ils commencent la conversation en espagnol (33) mais la poursuivent en guaraní lorsqu'ils sentent que c'est possible. Il apparaît donc que, même si elle est citée en premier pour les relations

²⁹ Annexe 2.

sociales, la langue espagnole n'est pas la plus utilisée puisque elle est abandonnée lorsque la conversation est développée. Elle sert d'amorce pour tester l'interlocuteur, comme si l'espagnol était une langue neutre.

Dans la vie privée, l'espagnol est la première langue avec le conjoint (19) et les enfants (16) avec une faible pratique du bilinguisme (6 et 3 respectivement). Par contre avec les parents on retrouve un comportement langagier plus équilibré (Espagnol :10 ; Guaraní :10 ; Bilinguisme : 16). Cette donnée est intéressante car elle contredit la thèse du guaraní langue de l'intime, du quotidien, de la maison. Ce qui était vrai pour la génération antérieure, celle des parents, ne l'est plus pour la génération des 20-40 ans. Pour celle-ci le guaraní se parle en dehors du foyer. A part le lieu du travail, avec la stratégie décrite plus haut, le premier lieu public guaranophone cité est le marché.

Le nombre de locuteurs capables d'écrire en guaraní est élevé : 24 affirment avoir cette compétence, et s'en servir quand l'occasion leur est donnée, pour écrire à des amis par exemple. Cette compétence aurait été acquise à l'école, alors que, officiellement, l'enseignement de la lecture-écriture en langue maternelle n'est mise en place qu'à partir de 1994, c'est à dire la génération des moins de 15 ans, qui n'entre pas dans notre enquête.

Tous les enquêtés guaranophones bilingues disent utiliser le *jopara*, qu'ils nomment souvent guaraní tout en précisant qu'il s'agit d'un mélange entre l'espagnol et le guaraní. Ils affirment aussi alterner les deux codes linguistiques dans une même conversation, et aussi choisir la langue en fonction du sujet de la conversation.

Si nous replaçons notre étude linguistique dans son contexte urbain, c'est-à-dire en suivant l'axe historique Est/Ouest, nous pouvons signaler quelques points intéressants. Les locuteurs du micro centre historique interrogés sont de langue maternelle espagnole mais ils se déclarent bilingues avec un usage oral du guaraní. Ces hispanophones, parfois d'origine étrangère, sont souvent propriétaires ou gérants de leur magasin ou officine. Nous remarquons une plus grande difficulté, voire un refus, d'adaptation linguistique de la part de ces hispanophones, même lorsqu'ils se déclarent bilingues, que de la part des guaranophones. A mesure que nous nous éloignons du centre ville, le nombre de guaranophones augmente, avec un usage oral et écrit. Ce changement s'explique par la structure urbaine : les boutiques de luxe situées dans les quartiers favorisés de San Roque et de Villa Mora emploient des vendeurs d'origine modeste, donc guaranophones, qui parlent entre eux

le guaraní. Cependant, l'espagnol est la langue utilisée pour les échanges entre employé et patron, ainsi que dans les relations avec la clientèle aisée, même si le guaraní est quelquefois utilisé ponctuellement par leurs clients hispanophones.

Le marché et l'hôpital sont des lieux où domine l'usage de la langue guaraní. Dans l'hôpital situé dans le quartier proche du centre Silvio Pettirossi, tous les employés interrogés (médecins, infirmiers, femmes de ménage et secrétaires) sont bilingues et utilisent au quotidien, dans les relations avec les patients, le guaraní. Pourtant même les guaranophones utilisent l'espagnol avec leur conjoint et leurs enfants. Dans le bureau consacré à l'information sur le diabète dans le cadre d'une campagne d'éducation, les panneaux explicatifs sont rédigés en espagnol. Cependant le responsable affirme que le public qu'il reçoit ne domine pas ou peu l'espagnol ; il donne donc les explications et commente les documents en guaraní. Il déclare « *sería bonito que el material fuera en guaraní* »³⁰.

Nous constatons que les Paraguayens d'origine étrangère sont bilingues seulement lorsqu'ils sont en contact avec le public. Les plus aisés, qui résident dans des quartiers hors du micro centre mais dans le périmètre urbain, sont les plus éloignés de la langue guaraní. Ils ne l'utilisent pas avec leurs employés bilingues. Il semble qu'actuellement le guaraní soit l'objet de rejet de la part ces hispanophones de la capitale, lesquels se sentent menacés par la réduction de la diglossie qui favorise la diffusion du guaraní dans les classes sociales privilégiées. Le 5 mai 2004, le quotidien ABC publie un article intitulé *La enseñanza del guaraní no beneficia al desarrollo*³¹, dans lequel est affirmé que des enquêtes montrent que tant les élèves que les parents pensent que l'enseignement du guaraní est inutile et qu'il serait plus utile d'enseigner l'anglais. L'article ne donne pas la référence de ces enquêtes, dont je n'ai personnellement pas connaissance, et qui contrediraient le résultat des enquêtes menées par moi-même en 1999³². Il semble se faire l'écho d'un courant de pensée

³⁰ « Ce serait bien (joli) que le matériel soit rédigé en guaraní », traduction de l'auteur.

³¹ « L'enseignement du guaraní ne favorise pas le développement du pays », traduction de l'auteur.

³² Christine Gillard, *Le Plan d'enseignement bilingue au Paraguay. Incidences socio-linguistiques*, Lille : ANRT, 2003. Publié en espagnol : Christine Pic-Gillard, *Incidencias lingüísticas del plan de Educación Bilingüe. 1994-1999*. Asunción : Servilibro, 2004.

émanant des acteurs économiques hispanophones issus de la deuxième et troisième génération d'émigrés, commerçants et entrepreneurs en zone urbaine et périurbaine, et qui détiennent, en outre, les moyens d'information, en particulier la presse et la télévision. Cette posture est la négation du statut de langue officielle de la langue guaraní, puisque ce qui vaut pour le guaraní devrait valoir pour l'espagnol, à savoir qu'il vaut mieux apprendre l'anglais que l'espagnol. Il montre, en outre, la confusion entretenue entre langue étrangère et langue nationale, confusion que nous retrouvons dans l'enseignement du guaraní, lequel ne tient pas compte du niveau de bilinguisme des apprenants, ni de son apprentissage internalisé.

Le questionnement actuel s'inscrit, par ailleurs, dans le débat sur l'adhésion du Paraguay à l'ALCA, organisation du commerce sous l'égide des Etats-Unis, qui vise à saper l'alliance commerciale MERCOSUR qui se veut plus proche de l'Union Européenne. En juillet 2004, l'Ambassadeur des Etats-Unis expliquait sur une chaîne de télévision paraguayenne que le développement économique et social du Paraguay passait par son adhésion à l'ALCA. D'où le raccourci qui consiste à dire qu'apprendre l'anglais est source de développement économique. Raccourci qui pourrait n'être que le fait de gens non avertis, mais cette même assertion m'a été faite par un diplomate chilien en visite au Paraguay en juillet de cette année. Cette remise en cause de l'enseignement du guaraní semble être aussi une réaction face au développement de la langue guaraní dans des secteurs de la société paraguayenne qui ne maniaient le guaraní que pour communiquer avec des subordonnés. Le fait que les enfants de ces bilingues de langue maternelle espagnole maîtrisent le guaraní dans une fonction différente que le seul usage oral remet en cause l'ordre sociolinguistique établi, c'est-à-dire la diglossie, reflet de la structure sociale inégalitaire.

Un travail sociolinguistique mené par une étudiante en sociologie de l'Université Nationale de Asunción en 2002³³ a mesuré le degré d'adhésion des jeunes âgés de 8 à 18 ans appartenant à la classe privilégiée. Dans le contexte des interrogations actuelles il nous semble intéressant d'en donner les conclusions.

Les enquêtés ont les traits communs suivants : ils appartiennent à la classe élevée et moyenne élevée ; ils sont originaires de la capitale, sans

³³ Carola Gonzalez Alsina, *Rasgos sociales, percepciones y actitudes*, 2003. Non publié.

relation de parentèle avec la campagne ; le père a des fonctions déconnectées de la production agricole, ne nécessitant pas un niveau d'études élevé et la mère ne travaille pas ; ils sont hispanophones et n'ont pas besoin de recourir au guaraní.

57,1% des jeunes interrogés pensent que le guaraní est souvent utilisé à Asunción et 39% qu'il est peu parlé ; 62% perçoivent la capitale comme un espace de langue espagnole, en tant qu'elle permet toute la gamme de relations communicatives en rapport avec leurs besoins quotidiens. Le guaraní est un plus, non nécessaire, dans la capitale mais qui s'avère utile dès qu'ils sortent de cet espace. En fait au vu des réponses, il n'y a pas de lieu exclusif pour aucune des deux langues mais une augmentation de l'intensité de l'usage de l'une ou l'autre selon le lieu. Pour 17,1% il n'existe pas de lieu spécifique pour parler le guaraní. Ils sont 72% à affirmer que les Paraguayens doivent savoir parler le guaraní et que l'idéal de co-existence des deux langues est d'en avoir le même niveau de connaissance. Cela signifie que leur adhésion au guaraní repose sur des critères idéologiques. Le guaraní est perçu comme ce qui relie au passé, ce qui est permanent et permet de se distinguer des non paraguayens. L'espagnol est senti comme un phénomène historique, qui au contact de la langue préexistente a subi un processus d'appropriation parallèle à la formation de l'identité paraguayenne. L'identité est basée sur les deux langues, même si les compétences peuvent varier d'intensité. Ce groupe fait montre d'une sorte de bilinguisme affectif, plus que de bilinguisme effectif. Cette double identification — l'une pragmatique et l'autre idéologique, montre que cette minorité éprouve le désir de s'intégrer à la collectivité nationale. En améliorant leurs compétences bilingues elle pourrait faire partie de la majorité qui parle guaraní, tant dans le pays que dans la capitale (75,9%)³⁴.

L'étude ne montre pas si cette adhésion à la langue guaraní trouve son origine dans l'enseignement bilingue que reçoivent ces jeunes (80% de l'échantillon). Ce qui expliquerait leur attitude linguistique positive à l'égard du guaraní, en opposition avec celle de la génération de leurs parents. D'où probablement aussi la remise en question actuelle de l'enseignement obligatoire du guaraní par cette dernière.

Asunción est une ville historiquement plurilingue et pluriculturelle mais par le mythe fondateur du bilinguisme renforcé par la politique

³⁴ DGEEC Recensement de 1992.

linguistique mise en place depuis 1992, le plurilinguisme se résout en bilinguisme espagnol/guaraní. Si, selon l'expression du sociolinguiste Louis-Jean Calvet, la ville aspire du plurilinguisme et recrache du monolinguisme, au Paraguay, et en particulier à Asunción actuellement, il semble que la ville avale du plurilinguisme et recrache du bilinguisme. Mais un bilinguisme de quelle nature ? Asunción ne semble pas être un lieu de conflit des langues mais bien un lieu de métissage car si le bilinguisme officiel est un bilinguisme espagnol/ guaraní, la réalité linguistique est l'usage du *jopara*, créé à partir des deux langues officielles.

- 5- langues de communication sur le lieu de travail :
- statut : employé propriétaire ou gérant chef
 - langue(s) parlée(s) : avec les collègues : supérieurs/patrons :
 employés : clients/patients :
 - adaptation à la langue du client : Oui Non
 - critères d'adaptation :
 - stratégie :